

Publié dans *Septentrion* 2018/1.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

CINÉMA

Le mythe d'Orphée et Eurydice inversé : «Le Fidèle»

Quand, à l'issue d'un championnat *Porsche Supercup*, Gino (l'excellent acteur flamand Matthias Schoenaerts)¹ voit Bénédicte (Adèle Exarchopoulos, connue depuis *La Vie d'Adèle*) sortir de sa voiture de course au stand, il a le coup de foudre. Elle - surnom Bibi - joue sa vie sur le circuit; lui - surnom Gigi - fait de même lorsqu'il commet des attaques à main armée avec sa bande de braqueurs. Tous deux connaissent les risques de leur métier. Tous deux sont de véritables passionnés. Et puis ils tombent amoureux.

Le film francophone *Le Fidèle* est, après le film néerlandophone *Tête de bœuf* (2011)² et le film américain *The Drop* (2014)³, le troisième long métrage du réalisateur flamand Michaël Roskam (° 1972) à se dérouler dans un milieu criminel. Roskam fait de ce milieu l'arène de grandeurs paradoxales - innocence, délit, fragilité, bestialité, sentiments et mensonges - qu'il associe dans des films noirs modernes

remarquables par leur authenticité et l'étude de caractères complexes au réalisme cru. Alors que l'absence d'amour était au cœur de *Tête de bœuf* et qu'il a lui-même qualifié *The Drop* de «quête désespérée de l'innocence», Roskam, interviewé à propos de son film *Le Fidèle*, l'a désigné comme étant «ma fantaisie mélodramatique sur la vie et la mort; sur éros et thanatos» - pulsions les plus fondamentales selon Freud. Roskam voit dans l'amour absolu une tension paradoxale entre désir et abandon; la sensation d'être emprisonné inhérente au manque de liberté: «Comme un chien allongé sur le seuil de la maison, tête basse». Roskam avait en tête un «amour noir», sa version sens dessus dessous du film noir classique. Il a confié au magazine en ligne *The Italian Rêve* qu'habituellement une histoire d'amour se développe en marge d'un récit policier; alors que *Le Fidèle* est une histoire d'amour dont la criminalité constitue un élément annexe. Roskam s'est librement inspiré de la bande à Haemers qui a fait parler d'elle dans la région de Bruxelles dans les années 1980 et 1990 en commettant une série de braquages spectaculaires, en enlevant l'ex-Premier ministre Paul Vanden Boeynants et en organisant plusieurs évasions de prison.



Le Fidèle comprend aussi un braquage spectaculaire avec un container maritime qui force l'admiration des garçons, mais sans que le recours à la violence ne soit exalté comme dans les films d'action américains. La force brute a même plutôt un effet écœurant. Peu après qu'ils ont fait connaissance, Bibi - qui pense que Gigi travaille dans le commerce de voitures et le conjure de ne pas lui offrir de fleurs - lui demande son plus grand secret. En toute honnêteté, il lui répond qu'il est gangster et qu'il dévalise des banques. Elle trouve cela si absurde qu'elle en éclate de rire. Mais elle découvre progressivement que cette réponse n'avait rien d'une plaisanterie. Le gangster Gigi est un animal sauvage qui ne demande qu'à être apprivoisé par l'amour. Leur vie commune n'est possible que si Gigi arrête de vivre dans l'illégalité, s'il troque la pègre contre des activités légales. Bibi met tout en œuvre pour l'aider. *Le Fidèle* est une version inversée du mythe d'Orphée et Eurydice. Mais c'est aussi une tragédie à la fin ambiguë sur laquelle nous reviendrons. Un élément fait cependant du tort au riche récit: c'est que le film souligne à l'excès ce que l'on a déjà compris. À chaque fois, Gigi capitule: face à la police, face au monde de Bibi - qui est pour lui l'équivalent de la prison. La formule «pas de fleurs», représentative de la personnalité butée et indépendante de Bibi, est si charmante que les scénaristes Thomas Bidegain et Noé Debré (qui ont notamment collaboré avec Jacques Audiard pour *Dheepan*, Palme d'or à Cannes en 2015) n'ont pu résister à la tentation de l'employer, mais ils le font si souvent que cela en devient grotesque. Il en va de même de la présence abondante de chiens, le plus souvent en laisse ou en cage. Gigi a peur d'eux, mais pas Bibi. Un pitbull est pour elle un beau chien, pour lui une machine de mort. C'est une question de point de vue, déterminé par l'environnement dans lequel ils ont grandi: elle, fille de riches insouciantes, lui dans des foyers après avoir été abandonné par un père violent. «Tu me suivrais partout?», demande Gigi à Bibi au début du film, alors qu'ils prennent le petit déjeuner dans l'appartement de la jeune

femme. «Oui, bien sûr», répond-elle avant de lui poser la même question. «Oui, bien sûr», dit-il, avant de reconsidérer sa réponse: «Non, ça dépend. Si tu te retournes ou pas». Une phrase aussi anodine que cruciale, qui renvoie à la fidélité du titre. Ils ne peuvent être ensemble que s'ils osent se faire aveuglément confiance.

Tout comme dans le mythe grec, le destin frappe. Après que Gigi a atterri en prison, il apparaît que Bibi est atteinte d'un mal incurable. Elle contacte un puissant parrain albanais pour que Gigi soit libéré après sa mort et qu'il puisse partir à Buenos Aires, la ville de leurs rêves. Mais Gigi refuse d'attendre sagement l'embarquement: il échappe aux mains des Albanais et se lance au crépuscule dans une magnifique course filmée à travers Bruxelles pour se rendre sur la tombe de Bibi. Entre-temps, la bande son du film donne à entendre qu'il lui avait lui aussi demandé son secret le plus intime. Ce à quoi elle avait répondu: «Je suis immortelle». Peut-être est-ce aussi pour cette raison qu'elle disait ne pas vouloir de fleurs - une réponse qui avait alors vraisemblablement fait autant rire le jeune homme, que la sienne la jeune fille. Mais qui à présent se retourne? Bibi vers Gigi en arrangeant sa destinée avant de mourir? Ou lui, lorsqu'il se précipite vers la tombe de la jeune femme? Est-ce pour cela que le miracle de sa résurrection à Buenos Aires ne survient pas? Ou vont-ils se retrouver aux Champs Élysées? Roskam laisse la question entière: le spectateur ne saura pas ce qui arrive à Gigi quand il disparaît de sa vue au cimetière. Cette ambiguïté convient parfaitement aux paradoxes qu'ambitionne l'œuvre de Roskam. Et elle invite le spectateur à se demander jusqu'où il ose compter sur un miracle mythique.

Karin Wolfs
(Tr. E. Syssau)

- 1 Voir *Septentrion*, XLI, n° 2, 2012, pp. 75-77.
- 2 Voir *Septentrion*, XL, n° 4, 2011, pp. 71-73.
- 3 Voir *Septentrion*, XLIV, n° 1, 2015, pp. 75-76.